

RELATIF « ORIENTAL » ET RELATIF « OCCIDENTAL »  
DANS LES INSCRIPTIONS D'ĀŚOKA

Une des caractéristiques attribuées au dialecte « oriental », dit « magadhien » dans lequel les inscriptions d'Āśoka furent tout d'abord rédigées est la chute du *y-* initial dans le pronom relatif et ses dérivés<sup>1</sup>.

Les diverses rédactions que nous possédons des quatorze édits sur rocher (E.R.) présentent par rapport à ce phénomène deux types de réactions différentes selon qu'elles appartiennent au groupe « oriental » ou « occidental ». Les premières sont conservatrices (elles gardent les formes de relatif sans *y-*) tandis que les autres innovent (elles restituent *y-* au relatif). En d'autres termes, les rédactions de Dhauli, Jaugaḍa, Kālsī et Erṛaguḍi présentent des formes de relatif sans *y-*; celles de Girnār, Shāhbāzgarhī et Mānsehrā avec *y-*. Mais, comme on peut le vérifier par

---

1. L'appellation "magadhien" dérive du fait que les recensions orientales partagent avec la māgadhī du drame trois caractéristiques: substitution de *n* à *ñ* et *ṇ*; labdacisme de *r*; *-aḥ* final qui devient *-e*. Pour ce qui concerne les trois sifflantes, la graphie en est presque partout unique (sauf pour le groupe du Nord-Ouest qui conserve les trois sifflantes du sanskrit) et la prononciation chuintante qui caractérise la māgadhī n'est pas rendue graphiquement dans les recensions orientales (mais voir à ce propos K. R. NORMAN, *Some aspects of the phonology of the Prakrit underlying the Āśokan inscriptions*, BSOAS, 33 (1970), p. 139; K. L. JANERT, *Abstände und Schlussvocalverzeichnungen in Āśoka-Inschriften*, Wiesbaden, 1972, § 32 et enfin K. R. NORMAN, *The dialects in which the Buddha preached* in « Die Sprache der ältesten buddhistischen Überlieferung », herausgegeben von H. Bechert, Göttingen, 1980, p. 65. L'emploi que Kālsī fait des trois signes est arbitraire et n'a point de pertinence sur le plan phonétique.

une lecture des édits, aussi rapide soit elle, il y a des cas où les dialectes occidentaux gardent des formes sans *y-* et d'autres où les dialectes orientaux les réintroduisent contre toute attente: c'est ainsi qu'à Kālsī, où les édits sont rédigés dans une langue de type oriental, les cas de relatifs avec *y-* sont plus de vingt<sup>2</sup>; par contre à Mānsehrā, où la langue des inscriptions est de type occidental, il y a quinze cas environ de relatifs sans *y-*<sup>3</sup>. Et encore: à part les cas le plus frappants que l'on vient de voir, des relatifs de type occidental sont attestés à Erraguḍi (cinq cas)<sup>4</sup>; même Dhauli, qui devrait pourtant être le plus proche de la langue de Pāṭaliputra, a également quatre cas de relatif à initiale *y-*<sup>5</sup>. Pareillement, des relatifs orientaux apparaissent à Shāhbāzgarhī (cinq cas)<sup>6</sup> et à Gīrnār (trois cas)<sup>7</sup>.

Projetées sur la reconstruction généalogique imaginée par U. Schneider<sup>8</sup>, toutes ces données ont conduit à voir dans la langue d'Aśoka une langue où formes pronominales sans *y-* et formes pronominales avec *y-* subsistaient en même temps. Mais cette affirmation, comme l'a justement écrit K. R. Norman<sup>9</sup>, n'est pas fondée parce qu'il n'y a pas de raison de douter que la langue d'Aśoka ait été une véritable langue, pourvue de cohérence dans son ensemble. L'hypothèse la plus vraisemblable est que « l'original » possédait uniquement des formes sans *y-* qui furent partiellement, et à certains endroits, remplacées par les scribes par des formes avec *y-*<sup>10</sup>.

2. I, (G) *yadā*; II, (A), *ye* deux fois; III, (C) *yathā*; VI, (F) *yaṃ* et *ye*; VI, (L) *yaṃ*; IX, (F) *ye*; X, (A) *yaṃ*; XII, (H) *ye*; XII, (N) *yaṃ*; XIII, (B) *ye*; XIII, (G) *ya* et *yeṣu*; XIII, (H) *yeṣaṃ*; XIII, (J) *yatā* deux fois; XIII, (P) *ye*; XIII, (S) *yata*; XIII, (T) *ye*; XIII, (X) *ye*; XIV, (D) *yena*.

3. II, (A) *atha*; II, (B) *atra atra*; IV, (C) *adiṣe*; IV, (G) *aṃ*; V, (N) *e*; IX, (H) *ava* deux fois; IX, (I<sup>2</sup>) *e*; X, (D) *e*; XI, (B) *adiṣe*; XI, (D) *ava*; XII, (B) *atha*; XII, (D) *aṃ*; XII, (K) *e*; XII, (L) *atha*; XIII, (H) *e*.

4. VI, (F) *yaṃ*; X, (C) *yaṃ*; XIII, (G) *yesu*; XIII, (H) *yesaṃ*; XIII, (L) *yaṃ*.

5. IV, (G) *yā*; V, (N) *ye* deux fois; Sép. I, (J) *ye*.

6. IV, (F) *ava*; IX, (H) *ava*; XI, (D) *ava*; XIII, (H) *e*; XIII, (Q) *ava*.

7. IV, (F) *āva*; IX, (H) *āva*; XI, (D) *āva*.

8. U. SCHNEIDER, *Die grossen Felsen-Edikte Aśokas*, Wiesbaden, 1978.

9. K. R. NORMAN, recension de l'ouvrage de Schneider, in « *Acta Orientalia* », 40 (1979), p. 349.

10. Pour ce qui concerne l'affirmation de K. R. NORMAN (*loc. cit.*, p. 349) que « it is generally assumed that Māgadhī consistently had forms without

Le problème de la présence ou de l'absence du *y-* dans les relatifs doit être abordé conjointement à celui de la supposée « traduction » dans ce qui, d'après les scribes, était les divers dialectes locaux. En somme, l'incohérence des formes avec ou sans *y-* ne surgit pas dans l'original, mais au moment où les scribes préparaient les copies destinées aux divers endroits. En effet les dialectes dans lesquels les édits étaient traduits n'étaient souvent rien que des « exercices académiques »<sup>11</sup> sur lesquels peuvent avoir agi en même temps des tendances différentes: en premier lieu, le souhait de se rapprocher le plus possible d'un dialecte local ou d'une langue de chancellerie qui fût compréhensible aux notables du lieu; deuxièmement, l'influence du sanskrit qui pouvait parfois s'imposer comme une norme à laquelle on devait se conformer<sup>12</sup>; enfin, le peu de connaissance de la langue d'origine ou de celle d'arrivée.

La façon de rendre le relatif avec ou sans *y-* dépendra alors de faits chaque fois divers qui devront être examinés séparément et dont on devra, chaque fois, essayer de donner, dans la mesure du possible, une explication appropriée.

Voici quelques exemples.

Dans E. R. XIII, (H), à Shāhbāzgarhī, nous trouvons, au lieu de *ya* attendu, la forme *e* qui peut être expliquée comme une erreur du rédacteur qui, comme d'ailleurs celui de Girnār, n'avait pas perçu dans l'expression *e tānaṃ* la présence d'un relatif et avait rendu les deux mots par *eteṣa* (= skt. *eteṣām*) comme s'il s'agissait d'une forme du pronom démonstratif *etad*<sup>13</sup>.

---

*y-* » elle n'est pas vérifiable; au contraire, les formes du pronom relatif en Māgadhi classique gardent toutes le *y-* initial (cf. R. FISCHER, *Grammatik der Prakrit-Sprachen*, Straßburg, 1900, § 427; R. SCHMIDT, *Elementarbuch der Sauraseni mit Vergleichung der Mahārāṣṭri und Māgadhi*, Hannover, 1924, p. 24; O. von HINÜBER, *Das ältere Mittelindisch im Überblick*, Wien, 1986, p. 65). Il est bien vrai que « quand la littérature fait appel aux dialectes, il est normal qu'elle en choisisse certains traits caractéristiques, mais peu nombreux; car la reproduction complète rendrait les œuvres inintelligibles » (J. BLOCH, *Asoka et la Magadhi*, BSOS, 6 (1931), p. 294, réimpr. dans *Recueil d'articles de Jules Bloch*, 1906-1955. Textes rassemblés par C. CAILLAT, Paris, 1985, p. 262.

11. Cf. K. R. NORMAN, *loc. cit.*, p. 349.

12. Cf. C. CAILLAT, *La langue primitive du bouddhisme* in « Die Sprache der ältesten buddhistischen Überlieferung », p. 45.

13. Cf. J. BLOCH, *Les inscriptions d'Asoka*, Paris, 1950, p. 127.

Ailleurs<sup>14</sup> nous avons vu que dans l'expression *ā taṃbapaṃṇī* de Gīrnār (E.R.II,[A]), *ā* devait être entendu, au moins dans l'intention du rédacteur, comme la préposition *ā* et l'expression tout entière comme équivalent du skt. *ā-Tāmrāpaṃṇīm*. En effet, puisque Gīrnār est la seule recension complète qui transmet *ā*, on ne peut savoir si *ā* était présent dans le texte qu'Aśoka promulgua et fut éliminé par les autres rédactions, ou si *ā* n'est pas plutôt l'une des si nombreuses innovations du rédacteur de Gīrnār<sup>15</sup>.

Si c'est la dernière hypothèse qui est la vraie, il est indubitable que le rédacteur de Gīrnār a réélaboré, en le traduisant, le texte selon les instruments linguistiques que son « dialecte » lui offrait: on aurait donc là un exemple supplémentaire de recherche d'élégance de la part de Gīrnār. En ce cas, étant donné que dans son dialecte le relatif se présente toujours avec *y-* initial, le *ā* ajouté par lui ne pourrait être dans son intention que la particule qui continue skt *ā*, attesté en pāli (ex *ā-Pāṭaliputtaṃ* « jusqu'à Pāṭaliputrā ») et signalée par les grammairiens pālis qui l'enseignent comme équivalent, dans la tradition brahmanique, du *yāva* de la tradition palie<sup>16</sup>. Cette particule on la retrouve d'ailleurs d'autres fois et accompagnée d'autres cas: du locatif dans E.R.XIII,(Q): *ā sasū yojanasatesu* à Erṇagudi, *a ṣaṣu pi yojanaṣateṣu* à Kālsī, *a ṣaṣu pi yojanaṣateṣu* à Shāhbāzgarhī et à Mānsehrā « jusqu'à six yojanas »; de l'ablatif, encore dans E.R.XIII,(Q): *ā taṃbapāniye* à Erṇagudi et *a taṃbapaṃṇiya* à Mānsehrā « jusqu'à Taprobane »; dans E.P. II,(E): *ā panadakhināye* « jusqu'au don de la vie »).

Si, au contraire, c'est la première hypothèse qui est la vraie, à savoir que la copie d'où le rédacteur de Gīrnār traduisait portait *ā*, deux possibilités pouvaient alors se présenter: ou *ā* représentait la particule *ā*, ou il représentait *yā*. Dans le premier cas, le traducteur n'aurait rien fait que reporter fidèlement ce qu'il

14. Cf. S. SANI, *Alcune osservazioni sulla lingua delle iscrizioni di Aśoka* in « Studi vedici e medio-indiani », Pisa, 1981, pp. 161-166.

15. Cf. K. R. NORMAN, *Lexical variation in the Aśokan Rock Edicts* in « Trans. of the Philological Society », (1970) 1971, p. 125.

16. Cf. *A Critical Pāli Dictionary*, vol. II, Fascicle 1, Copenhagen, 1960, p. 1, s.v. *ā*.

avait trouvé dans son original; dans le deuxième, il se serait mépris sur le texte et puisqu'il n'avait pas compris que l'expression qu'il avait devant lui équivalait au sanskrit *yā Tāmraparṇī*, il aurait interprété le relatif *ā* comme une préposition.

De même façon, à la même ligne, il s'était mépris sur l'expression *e vā pi* et l'avait rendue comme *evamapi* et c'était parce qu'il n'avait pas reconnu *e* comme un relatif.

Nous pouvons remarquer en passant que si *ā* n'a pas été adjoint mais était bien dans l'original et y fonctionnait comme relatif, le rédacteur de Girnār, dès qu'il a commencé à graver ou à faire graver les inscriptions sur le rocher, s'est toujours trompé sur les pronoms relatifs qu'il a rencontrés et a donc commencé à les reconnaître à partir de la troisième ligne du deuxième édit.

Voici encore un cas où un relatif apparaît sans *y-* même dans des inscriptions avec couleur dialectale de type occidental: c'est la forme du pronom-adverbe *yāvat* employée avec le sens de « jusqu'à ». Cette forme qui apparaît en pāli comme *yāva* n'existe chez Aśoka que sous la forme *āva*: or dans E.R. IV,(F) — pour ne pas citer les rédactions où les formes sans *y-* sont légitimement attendues — nous avons *ava-kapaṇi* (« jusqu'à la fin du monde ») à Mānsehrā, *ava-kapa* à Shāhbāzgarhī et *āva savatakapā* à Girnār; en IX,(H) nous trouvons *ava paṭiveśiyena* (« jusqu'au voisin ») à Mānsehrā, *ava prativeśiyena* à Shāhbāzgarhī et encore en XI,(D) *ava paṭiveśiyena* à Mānsehrā, *ava prativeśiyena* à Shāhbāzgarhī, *āva paṭiveśiyehi* (« jusqu'aux voisins ») à Girnār; en IX,(H) Mānsehrā a *ava tasa athrasa nivuṭṭiya* (« jusqu'à la réussite de ce but ») et Girnār *āva tasa athasa niṣṭānāya*; en XIII,(Q) Shāhbāzgarhī présente enfin *ava tamhapamṇiya* (« jusqu'à Taprobane »).

Le seul cas où nous avons la restitution de *y-* est dans l'inscription de Shāhbāzgarhī qui en IX,(H) présente *yava tasa athrasa nivuṭṭiya* et qui, plus haut dans la même section (H), avait *ava* comme toutes les autres rédactions. Il s'agit donc d'un cas isolé, car à Shāhbāzgarhī la forme qui correspond à skt. *yāvat* est rendue quatre fois sur cinq par *ava*.

La fréquence avec laquelle la forme *āva* est attestée dans les inscriptions d'Aśoka indique que cette forme n'est pas à considérer comme l'un des « magadhismes », qui, en proportion varia-

ble, affleurent dans toutes les rédactions<sup>17</sup>. Ou bien: si l'on tient à appeler « magadhismes » les formes comme *āva*, c'est là un des cas où il est possible d'expliquer la voie par où ce magadhisme s'est diffusé sans en attribuer la cause à la négligence des scribes tant de fois invoquée et, au demeurant, vraie<sup>18</sup>.

Or la raison pour laquelle *āva* s'est généralisé sous cette forme c'est qu'il a recouvert les fonctions de la préposition *ā*. Nous voyons en effet qu'à l'intérieur de la même rédaction aussi bien que dans les passages parallèles de rédactions diverses, *ā* et *āva* sont employés indifféremment l'un pour l'autre. C'est ainsi qu'en E.R. IV,(F) nous avons à Dhauli la forme *ā kapam*, mais en V,(E), toujours à Dhauli, la forme *āva kapam*. En IX,(H) Eṛṇa-guḍi porte *ava paṭivesiyena*, tandis qu'il a *ā paṭivesiyena* en XI,(D) aussi bien que *ā taṃbapaniye* en XIII,(Q). Ou encore, en XIII,(Q) Mānsehrā a *a taṃbapaṃṇiya*, comme Shāhbāzgarhī a *ava taṃbapaṃṇiya*.

Voici comment s'explique d'après nous la diffusion de *āva* dans toutes les rédactions: la raison en a été la contamination entre *ā* et *yāvat* provoquée par l'identité de signifié. Ce fait a entraîné par conséquence que, même dans les rédactions à couleur dialectale occidentale, le *y-* n'a pas été restitué parce que *āva* n'était pas apparu comme une forme de relatif, mais tout simplement comme une forme alternative de *ā* dont il avait le même signifié.

Si notre explication est juste, même la forme *yava* de Shāhbāzgarhī est susceptible de recevoir une explication différente, qui n'est pas celle de la restitution normale de *y-* dans une forme de relatif d'un dialecte occidental: ce serait alors une des variations lexicales auxquelles le rédacteur de Shāhbāzgarhī a si souvent

17. Voir T. MICHELSON, *The Interrelation of the Dialects of the Fourteen-Edicts of Asoka*. 1: *General introduction and the dialect of the Shāhbāzgarhī and Mansehra redactions*, JAOS, 30 (1909) pp. 78-93 et *Linguistic Notes on the Shāhbāzgarhī and Mansehra Redactions of Asoka's Fourteen-Edicts*, AJPh, 30 (1909), pp. 284-297.

18. Cf. E.R. XIV,(E): « Il s'y trouvera parfois gravé des parties imparfaites, soit par omission d'un détail, ou faute de considérer le fond, ou par erreur du graveur » (trad. J. Bloch).

recours<sup>19</sup>. Pour mieux dire, le rédacteur de Shāhbāzgarhī qui lisait dans son original *ā* ou *āva* et qui dans les autres cas a traduit fidèlement avec *a* ou *ava*, qui étaient pour lui, comme pour les autres rédacteurs, deux variantes d'un même mot, a cette fois remplacé l'une de ces formes par une autre, de signifié semblable, qu'il pouvait connaître à travers le sanskrit (*yāvat*) ou le pali (*yāva*).

Les exemples dont nous venons de traiter étaient tous des cas d'absence de *y-* initial dans des rédactions à dialecte occidental.

Pour ce qui concerne les rédactions de Girnār et de Shāhbāzgarhī, il s'agit de cas peu nombreux, tous explicables par le fait que le scribe n'avait pas conscience de se trouver devant des formes de relatif.

Les exemples nombreux de Mānsehrā s'expliquent en outre par la manière dont les inscriptions ont été traduites à cet endroit. En effet, à Mānsehrā, à la différence de ce qui s'est passé à Shāhbāzgarhī, les inscriptions n'ont reçu qu'une patine occidentale d'un traducteur hâtif et distrait qui, procédant d'une façon mécanique, outre le manque de restitution du *y-* au relatif, a laissé d'autres traces de magadhismes, comme l'aboutissement *-e* de *-as* au nominatif singulier des noms en *-a* (*samaje*) aussi bien qu'au génitif singulier des thèmes en consonne (*priyadraśine*), ou comme l'anaptyxe au lieu de l'assimilation pour éviter les groupes de consonnes (*rajine*).

Pour ce qui concerne les cas peu nombreux de restitution de *y-* dans les rédactions d'Erraguḍi et de Dhauli, si l'on admet que pour Erraguḍi il s'agit toujours de lectures incertaines<sup>20</sup>, ils peuvent être expliqués comme occasionnels et dûs sans doute à l'influence de la langue littéraire.

Enfin, les nombreux relatifs occidentaux que l'on rencontre à Kālsī sont encore un exemple de l'incohérence linguistique typique de cette rédaction qui fait déjà un usage arbitraire des voyelles longues et des trois sifflantes.

19. Cf. S. SANI, *Aśoka e la trasmissione degli editti: considerazioni su E.R.III,(E)* in « AIÖN », 6 (1984), pp. 163-173.

20. Cf. D. C. SIRCAR, *Erragudi Edicts of Asoka*, EI, 32 (1957-1958), pp. 1-28 et U. NIKLAS, *Bemerkungen zu einer neuen Edition der 14 grossen Felsenedikte Aśoka in Erragudi*, StII, 10 (1984), pp. 213-229.